

---

Joachim FISCHER & Stephan MOEBIUS (Hrsg.),  
*Soziologische Denkschulen in der Bundesrepublik  
Deutschland*

Cécile Rol

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/ress/6727>

DOI : 10.4000/ress.6727

ISBN : 1663-4446

ISSN : 1663-4446

**Éditeur**

Librairie Droz

**Édition imprimée**

Date de publication : 1 décembre 2020

Pagination : 276-279

ISSN : 0048-8046

**Référence électronique**

Cécile Rol, « Joachim FISCHER & Stephan MOEBIUS (Hrsg.), *Soziologische Denkschulen in der Bundesrepublik Deutschland* », *Revue européenne des sciences sociales* [En ligne], 58-2 | 2020, mis en ligne le 01 décembre 2020, consulté le 03 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/ress/6727> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ress.6727>

---

Ce document a été généré automatiquement le 3 décembre 2020.

© Librairie Droz

---

# Joachim FISCHER & Stephan MOEBIUS (Hrsg.), *Soziologische Denkschulen in der Bundesrepublik Deutschland*

Cécile Rol

---

## RÉFÉRENCE

Joachim FISCHER & Stephan MOEBIUS (Hrsg.), 2019, *Soziologische Denkschulen in der Bundesrepublik Deutschland*, Wiesbaden, Springer VS, 416 p.

- 1 Alors que les travaux sur l'histoire de la sociologie en ex-Allemagne de l'Ouest (RFA) se multiplient, cet ouvrage a pour but de présenter un aperçu du caractère « multi-paradigmatique » que la discipline y a pris entre 1945 et 1990. Le fil directeur choisi par les éditeurs afin de structurer ce panorama est la notion d'« écoles de pensée », prise au sens large. Huit ont été retenues illustrées par autant de chapitres.
- 2 1. « *Schüler machen Schulen* » (p. 15-38). Clemens Albrecht ouvre ce volume par l'école ouest-allemande sinon la plus célèbre, du moins la plus étudiée : celle de Francfort. Ayant déjà été amplement dressés, on ne trouvera ici ni le portrait historique, ni même le bilan de l'apport théorique de cette école. L'approche d'Albrecht consiste à la prendre comme étude de cas pour analyser l'idée même d'école, d'autant plus que Max Horkheimer se défendit jusqu'à sa mort d'avoir eu le dessein de la fonder. Sur quels critères s'est-elle donc forgée ? Pour Albrecht, si « en comparaison des diverses formes sociales de la science, les écoles sont celles qui fixent le plus des structures de pensée », quand bien même elles s'avéreraient dépassées, « seuls les élèves sont ceux qui commencent à parler d'école » (p. 32). Aussi, répondre à cette question exige-t-il de différencier les phases d'une école et les types d'adhésion qui y correspondent : élèves

/ centre d'études (*Schüler / Erziehungsanstalt*) ; école (*Schule*) ; enfin adeptes / paradigme (*Anhänger / Theoriestrang*) (p. 16 ; p. 37).

- 3 2. « *Kapitalismuskritik und sozialistisches Engagement* » (p. 39-123). Dans un chapitre érudit (84 p., 234 notes), Lothar Peter traite du « bastion rouge » que fut l'école de Marburg, rassemblée à partir de 1951 autour de Wolfgang Abendroth, « protagoniste intellectuel de la renaissance du marxisme et du mouvement étudiant en RFA » (p. 97 ; p. 50). Le lecteur trouvera une éclairante digression sur les points communs et les différences entre les écoles de Marburg et de Francfort, différences que Peter résume par l'opposition *critique artistique vs critique sociale* (p. 66-68). Issu du sérail, Peter bat en brèche l'idée communément admise que l'école de Marburg disparut en 1972, à la retraite d'Abendroth. Se basant sur l'histoire des idées plutôt que sur une approche institutionnelle, il étend largement les bornes de son existence jusqu'aux années 2000, en intégrant d'autres acteurs tels que, pour n'en citer que quelques uns, Heinz Maus, Werner Hofmann, Karl Hermann Tjaden, Frank Deppe, Georg Fülberth ou Dieter Boris.
- 4 3. Die « *Kölner Schule* » (p. 125-180). Le chapitre que Stephan Moebius a dédié à l'école de Cologne est un résumé de son livre : *René König und die « Kölner Schule »*. *Eine soziologische Annäherung* (2015). La RESS en ayant déjà proposé un compte rendu en 2017 (55-1, p. 283-285), nous nous limiterons ici à le signaler.
- 5 4. « *Philosophische Anthropologie* » (p. 181-248). Pour Joachim Fischer, c'est une erreur présentiste que de faire des écoles de Francfort et de Cologne les deux courants sociologiques dominants de la RFA. Si elle ne fut rattachée à aucune ville universitaire précise, prenant plutôt les traits d'un « réseau supra-régional », c'est bien l'anthropologie philosophique qui fut « le » paradigme directeur et inspirateur de la recherche sociologique ouest-allemande (p. 186). Apparue dans les années 1920, mûrie dans les sombres années de l'entre-deux-guerres au contact des sciences sociales américaine et française, ce courant qui prit son essor au début des années 1950 a drainé de nombreux sociologues souvent pris à tort comme des loups solitaires : Max Scheler, Arnold Gehlen, Helmuth Plessner, Helmut Schelsky, Erich Rothacker, Heinrich Popitz, Dieter Classens, Friedrich Tenbruck, Wolf Lepenies, Hermann Lübke, Hans Blumenberg, Thomas Luckmann, etc. De plus, la querelle du positivisme a bien moins marqué la discipline que celles lancées par l'anthropologie philosophique sur les concepts de rôle, d'institution ou sur la définition de l'*homo sociologicus*. Enfin, si ce courant fut marginalisé à partir de la fin des années 1970, même les théories de Jürgen Habermas et Niklas Luhmann furent des projets élaborés par rapport à elle (p. 227). À cet égard, l'histoire de la sociologie ouest-allemande mériterait d'être réécrite en partie. C'est ce que l'auteur entreprend à grands traits, en insistant en conclusion sur les raisons de la redécouverte de ce paradigme depuis les années 1990.
- 6 5. « *Wirklichkeitskontrolle* » (p. 249-276). Peut-on, au vaste sein de l'anthropologie philosophique, différencier des écoles spécifiques ? La question s'est surtout posée dans le cas de figure peu orthodoxe de Helmut Schelsky, « national-socialiste convaincu » dans les années 1930 dont l'ouverture à la sociologie américaine lui permit après-guerre de s'imposer, depuis Münster, comme l'un des plus influents représentants libéral de la sociologie en RFA (p. 260). Patrick Wöhrle revient sur ce dossier qui a fait couler beaucoup d'encre en se concentrant sur la position sociologique de Schelsky – qui procède en large partie du refus d'en prendre « une (seule) », soit qu'il ait contesté avec véhémence tout statut de mentor, soit qu'il n'ait jamais tranché entre les divers dualismes traversant alors la discipline (p. 273 ; p. 253). À cet égard, s'il y aurait lieu de

parler d'une « école de Münster », ce serait non seulement contre Schelsky, mais encore à propos d'une école dont l'homogénéité, même relative, ne serait ni méthodologique, ni même thématique ou théorique. À moins de faire éclater les cadres de définition usuels du concept d'école et parler d'une « sociologie münsteroise » dont Wöhrle caractérise l'esprit comme une « relation spécifique entre sociologie engagée (*Gesinnungssoziologie*) et planification sociale (*Sozialplanung*) » que médie un « contrôle du réel (*Wirklichkeitskontrolle*) » : ne pas perdre de vue ces zones aveugles et ces effets pervers qui sont « les limites de toute scientification de la pratique » (p. 264). C'est cet esprit que Wöhrle cherche à mettre en évidence à l'exemple de trois élèves de Schelsky : Rudolf Tartler, Jan-Peter Kob et Joachim Matthes. Si l'auteur convient que d'autres élèves de Schelsky échapperaient à ce cadre, il est d'avis que cette liste pourrait être étendue, notamment en étudiant les traces que la période passée à Münster a laissées dans la pensée de Luhmann (p. 276).

- 7 6. « *Erklärende Soziologie* » (p. 277-315). Andrea Maurer considère la sociologie explicative comme une école de pensée transversale qui, selon que l'accent ait été mis sur la méthodologie, la théorie ou l'étude empirique, a rassemblé divers sous-groupes (individualisme ; Rational-Choice-Theory ; sociologie économique). Nous passerons rapidement sur ce chapitre dont le souci historique a quelque chose d'hégélien (en témoigne l'enchaînement hâtif des Lumières écossaises à Max Weber puis au *Positivismusstreit* et à Hans Albert, qui, face à Habermas, serait le seul à être devenu « un standard sociologique » reconnu (p. 291 et suiv.). Notons que Hartmut Esser, successeur de Albert à Mannheim, est depuis le représentant le plus en vue de cette tendance.
- 8 7. « *Streifzüge durch Tausend Milieus* » (p. 317-372). Robert Seyfert a choisi d'inviter le lecteur à une « excursion » dans les méandres de la difficile réception du post-structuralisme en RFA. Celle-ci commence par un long prélude sur l'attention que Gehlen a prêtée au structuralisme, sur les « affinités électives » qui relient les théories d'Adorno et Walter Benjamin à celles de Michel Foucault et Gilles Deleuze, enfin sur la virulente critique d'Habermas ou de Lepenies envers ces auteurs. Ce n'est qu'à la suite de « L'Automne allemand » de 1977 et des attentats de la RAF que la réception du post-structuralisme prit son véritable essor, sans que l'on puisse parler d'école pour autant – il s'agit plutôt de « milieux » hétéroclites que d'institutions universitaires – « un peu à l'image des thématiques et des méthodes post-structuralistes » (p. 333). Bien qu'elle soit riche d'enseignements, il est impossible de résumer ici la « carte » de ces milieux dont Seyfert a dressé les contours. Peu à peu, suite aux nominations de Dietmar Kemper (1979), Wolfgang Eßbach (1987) et Hannelore Bublitz (1995) sur des chaires de sociologie, les auteurs du post-structuralisme français se sont établis dans le canon sociologique allemand, avant de servir de dénominateurs communs à une nouvelle génération de sociologues dont on citera les plus connus : Klaus Lichtblau, Urs Stäheli ou Andreas Reckwitz.
- 9 8. « *Feministische Soziologie, Gender Studies, Frauen-/Geschlechterforschung als Denkkollektiv: Soziologische Denkstile zu Geschlecht als sozialem Verhältnis und als soziale Kategorie* » (p. 373-411). Tanja Paulitz clôt cet ouvrage par un chapitre dédié aux études de genres, à la sociologie féministe et aux *Gender Studies* – moins une école qu'un courant aux paradigmes multiples que l'auteure, se référant à Ludwik Fleck, propose de définir comme un « collectif » (*Denkkollektiv*) qu'unit un *Denkstil*, une façon de penser le genre à la fois comme relation et comme catégorie sociale. Deux lignes se dégagent : 1) ce courant, jeune *newcomer* dans la sociologie allemande, est issu du mouvement

féministe des années 1970 ; 2) les débats qui l'ont structuré sont indissociables de ceux qui eurent lieu aux États-Unis en particulier (p. 377). Le format de ce compte rendu ne permet pas de citer toutes les sociologues dont Paulitz évoque les travaux. On retiendra que les débats sur la désessentialisation du « genre » des années 1990 ont conduit à renommer le champ de ces études en RFA : jusqu'alors intitulé *Frauenforschung* (recherche sur les femmes), il prit celui d'études ou sociologie du genre, sans toutefois qu'un paradigme particulier ait pris le dessus sur d'autres.

- 10 Un état des lieux, même exploratoire, mettant en perspective les divers problèmes posés à la sociologie ouest-allemande, en amont, par le national-socialisme, en aval, par le communisme au moment de la réunification avec la RDA, aurait été le bienvenu en conclusion, notamment pour le lecteur non-allemand. Mais, ce regret une fois formulé, demeure le fait qu'il est malaisé de critiquer un ouvrage collectif de cette espèce tant les chapitres diffèrent : par leurs façons de mêler histoire et théorie, par ce que certains sont à la fois le travail de spécialistes et d'épigones, par l'acception nécessairement distincte de la notion d'« école » dont ces études montrent l'élasticité. Les éditeurs n'ont d'ailleurs pas manqué de souligner eux-mêmes ces limites, rappelant que le caractère le plus spécifique d'une école est peut-être celui de ne s'imposer « qu'après-coup », ses membres ne s'en revendiquant pas forcément dans l'immédiat, avant qu'elle ne serve à des fins de légitimation (p. 13). Faut-il vraiment faire grief aux éditeurs d'une autre lacune dont ils se font le reproche, à savoir de n'avoir pu faire place à d'autres courants importants de la sociologie ouest-allemande, ceux rattachés aux noms de Niklas Luhmann, Thomas Luckmann ou Ulrich Beck par exemple ? La question se pose d'autant plus qu'il est permis de se demander si le temps écoulé depuis leur disparition suffirait pour pouvoir aller au-delà du témoignage. Ce dernier terme pourrait d'ailleurs être considéré comme l'horizon du tableau cependant riche et utile que forme cet ouvrage. On peut en effet y voir à maints égards comme le préambule d'un projet auquel les éditeurs travaillent depuis 2009 avec Karl-Siegbert Rehberg : constituer un fonds d'entretiens audiovisuels avec les représentants germanophones les plus anciens et les plus connus de la discipline pour permettre de continuer à en faire l'histoire.

---

## AUTEURS

### CÉCILE ROL

Martin-Luther Universität Halle-Wittenberg